

LA MUSIQUE MALGACHE ET SES

par Bernard Mounier

Maison de la Culture du Havre

L'histoire connue de Madagascar ne remonte qu'à quelques siècles, et les relations de voyages depuis le début de l'ère chrétienne permettent seules de se faire une idée de son évolution. Des navigateurs célèbres comme Marco Polo ou Vasco de Gama en parlent dans leurs récits sans qu'à travers eux on puisse découvrir avec exactitude le mode de vie et l'origine de ses habitants. Et pourtant il existe une langue, trait d'union entre les dix-huit tribus de l'île, langue dont l'origine demeure incertaine et objet de nombreuses controverses. Quoi qu'il en soit, Madagascar se signale par un grand brassage d'influences très diverses et surtout indonésiennes (sur les plateaux) et africaines (sur la côte).

La musique malgache se ressent tout naturellement de ce « melting-pot » et au gré des instruments utilisés, des airs, des notations, des inspirations, on pourra trouver des références indiennes, chinoises, arabes, européennes (portugaises, britanniques, hollandaises), africaines et indonésiennes. C'est ainsi que l'instrument typique de la musique malgache, symbolique de son originalité propre, ne peut renier son origine asiatique et plus précisément indonésienne : il s'agit du « valiha », sorte de harpe ou de cithare fabriquée à partir d'un gros bambou. Les cordes en sont constituées à partir de lanières d'écorces soulevées du corps même du bambou, et tendues sur des chevalets primitifs. L'utilisation de cordes métalliques, à une époque relativement récente, tient compte du besoin exprimé par les musiciens de se faire entendre d'un plus vaste auditoire : les cordes de bambou ne pouvaient que donner un son étouffé destiné à un public rapproché et forcément restreint.

De nos jours le valiha demeure un instrument très en vogue et utilisé même dans les bals, en complément d'instruments occidentaux. Joué au siècle dernier par les musiciens de castes nobles, spécialement dans la société « mérina » des hauts plateaux — un proverbe disait « Esclave jouant du valiha n'est pas bon pour garder les bœufs » — le valiha est maintenant répandu dans toute l'île, côte et plateaux, revêtant des formes diverses, et significatif de la vivante tradition musicale de Madagascar.

Outre le valiha, cinquante-trois instruments principaux ont été inventoriés par les soins de Michel Razakandrana, fonctionnaire à la Radiodiffusion Nationale Malgache, à qui on doit un remarquable travail de musicologue. Les instruments, répartis en quatre familles — cordophones, membranophones, aérophones, idiophones — sont fabriqués essentiellement avec du bambou, mais également à partir d'autres sortes de bois, la corne, la peau de bœuf tannée, la terre cuite, la Calebasse, etc.

S'il faut enfin chercher la preuve de l'importance accordée dans ce pays à la tradition musicale, on la trouvera dans la constitution, en janvier dernier, du Comité National de la Musique rattaché au Conseil National de la Musique et présidé par Michel Razakandrana.

Le Trio Ny Antsaly. Créé il y a une vingtaine d'années par Rémy Randafison, ce trio est maintenant dirigé par son frère Sylvestre accompagné par Bernard et Dieudonné Razafindrakoto (père et fils). Spécialisé dans le recueil et la transcription des vieux airs traditionnels, Sylvestre Randafison est également facteur d'instruments et possède un atelier où il enseigne à de jeunes apprentis les secrets de la fabrication hérités des anciens.

Les Antsaly (Antsaly signifie : poème chanté en s'accompagnant au valiha) présentent ici un programme rigoureux et d'inspiration traditionnelle très pure, avec une alternance entre les airs poétiques et nostalgiques des hauts plateaux et ceux plus gais et rythmés de la côte. Héritiers des musiciens de cour Mérina du siècle dernier, ils ont élargi leur répertoire grâce à de fréquentes tournées d'enregistrements dans tout le pays. Ils viennent de se produire au Festival de Royan.

Le Mpilalao. On ne peut concevoir de fête en Imérina (région autour de Tananarive) sans la participation d'une troupe de Mpilalao. Les discours et les chants accompagnés de tambours, grosses caisses, cuivres et violons tandis que les danseurs hommes et femmes exécutent des mouvements souvent acrobatiques, se retrouvent dans toutes les cérémonies heureuses ou malheureuses, spécialement dans les « Famadihana » (retournements des morts) et les fêtes nationales officielles. On peut dénombrer plusieurs dizaines de troupes dans les villages dont les artistes sont essentiellement des villageois cultivateurs.

Dans un faubourg de Tananarive, à Isotry, existe un théâtre en rond couvert où chaque dimanche, pendant huit à dix heures d'affilée s'affrontent les troupes. Un concours national désigne annuellement la meilleure d'entre elles. Le Mpilalao exécutant le « Hira Gasy », chant malgache, offre un exemple sans doute unique dans l'histoire du théâtre de troupes issues du peuple et tournant au peuple, pratiquant quotidiennement un théâtre de rue.

L'Histoire. Les costumes portés par les troupes remontent à l'origine de leur création, la cour de la reine Ranavalona II (1868-1883). Il s'agit de costumes de cour, robes longues, souvent en mousseline claire pour les femmes, capotes de couleur vive pour les hommes, assorties de galons dorés et de parements brodés représentant des épis de riz. Les femmes ont un « lamba », pièce de tissu dont les diverses manières de la porter constituent un véritable langage codé. Les hommes ont un chapeau à large bord avec un ruban noir. Il semblerait que les premières troupes aient été constituées par des représentants des castes inférieures afin de récréer à leur usage les fastes de la cour. Ensuite, les troupes auraient été utilisées par le pouvoir afin de transmettre aux villageois les arrêtés royaux (pour le paiement des impôts) et leur enseigner l'allégeance et le respect de l'autorité.

Depuis un siècle, la tradition s'est maintenue à travers un paradoxe : aussi bien à l'époque coloniale que maintenant, les thèmes abordés par les Mpilalao représentent à la fois la nécessité de se soumettre à un pouvoir (l'Etat, la religion, la morale) et en même temps le rappel de l'indépendance nationale de Ranavalona II. Plusieurs tentatives intéressantes ont été faites ces dernières années afin de proposer des thèmes liés au développement technique et surtout agricole du pays.

INSTRUMENTS

en liaison avec les Services des Ministères de l'Agriculture ou de l'Animation Rurale. Comme le dit Gérard Althabe, chargé de recherche à l'ORSTOM : « Le Hira Gasy est le cadre d'un dialogue indirect entre les villageois et l'extérieur ; sa forme pédagogique en fait une manifestation ouverte dont le contenu reste libre. Instrument de la conservation, il peut devenir instrument de la transformation : à travers lui peut s'exprimer et peut être pédagogiquement présentée toute structure nouvelle qui serait l'avenir proposé aux villageois. »

La Forme. Le Hira Gasy se présente la plupart du temps comme une joute entre deux ou plusieurs troupes se relayant d'heure en heure pendant six à huit heures d'affilée. La forme est immuable et comprend plusieurs parties enchaînées :

1) Présentation : musique, chant ; 2) Discours ; 3) Chants ; 4) Danse. Le chef de troupe intervient non seulement par un long discours de présentation où il expose le thème, mais encore entre chaque partie du spectacle afin de faire le point et introduire le thème particulier du chant ou de la danse qui suit. Ces discours sont émaillés d'excuses réitérées à l'égard du public de la part des artistes qui se sentent indignes de s'adresser à lui et surtout de lui donner des conseils.

La troupe se dispose en rond, soit sur la place du village, soit au théâtre d'Isotry. Très vite après la présentation l'orchestre prend sa place au centre et les chanteurs font cercle, face au public. A chaque strophe, les chanteurs se déplacent en tournant de manière que chacun d'entre eux s'adresse, à un moment donné, à une portion du public. Une communication directe s'introduit donc entre les artistes et le public, d'autant plus intense qu'elle est fractionnée par la rotation des artistes.

Lors des danses qui terminent obligatoirement chaque apparition de la troupe, les danseurs et danseuses se mettent en lignes et reprennent leurs évolutions vers les quatre directions, de manière à être vus de l'ensemble du public.

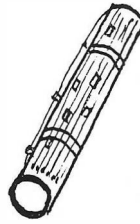
Une présentation de Mpilalao a été faite lors du Festival de Royan, par l'Ensemble traditionnel des Hauts plateaux malgaches ; il porte témoignage d'une forme de théâtre authentiquement populaire dont le contenu peut évoluer de nos jours sans pour autant abandonner un siècle de tradition formelle. Madagascar donne ici une réponse à l'interrogation permanente des hommes de théâtre : comment vivre au milieu du peuple et non seulement devant lui.

DEUX DISQUES SUR LA MUSIQUE MALGACHE

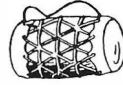
O.C.R. 18 - Valiha-Madagascar.
Enregistrements des diverses sonorités et utilisations de la cithare valiha.

O.C.R. 24 - Musique malgache.
Enregistrements sonores de différents aspects de la musique malgache (flûtes et tambours, orchestre de mpilalao, chœurs...).

Ces deux disques (33 tours, 30 cm) ont été réalisés par Charles Duvelle et Michel Razakan-draina.



Valiha : cithare malgache.



Amponga ntaolo : tambourin des ancêtres



Amponga vilany : tambourin marmite.



Anjomara : trompe à manche long.



Anjambona : trompe à manche court.



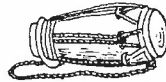
Antsiva : conque marine.



Doka : bâton de rythme.



Faray : hochet en bambou à trois nœuds.



Hazolahy : tambourin sacré.



Jejilava : arc musical.



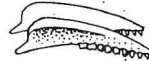
Jejy : cithare sur bâton.



Kilokola : gamme de sifflets en bambou.



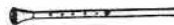
Kotra : clochettes en bambou.



Lamako : mâchoires de zébu.



Raloba : hochet en radeau.



Sodina : flûte en bambou.



Tsikadraha : râcle (tube de bambou).



Takoritsika : castagnettes trois cuillers.